



Nécropole Nationale de St-Jean-sur-Tourbe-Marne,
tombe individuelle n° 598



Médaille Militaire



Médaille Commémorative de la Grande Guerre

Le soldat : Incorporé au 7°RI, blessé le 25 septembre 1914 à Le Mesnil - Les Hurlus. MPLF le 6 octobre des suites de ses blessures.

Sa famille : Né le 7 septembre 1893 à Luzech, à Relhié, fils de Jean Bouysset, propriétaire, et de Marie Anne Bouscarat

Le 25 septembre 1914 au 7° RI ...A 3 h, une forte reconnaissance d'infanterie allemande fait irruption dans une portion de tranchées occupée par la 1re Cie et en chasse les occupants. Une contre-offensive à la baïonnette du reste de la compagnie permet de reprendre possession de cette partie de tranchée. A 18h, l'attaque est de nouveau reprise, le 2e Btn arrive à 300m des tranchées allemandes sous le feu intense de mousqueterie et de mitrailleuses.

<http://www.memorial-genweb.org/~memorial2/html/fr/resultcommune.php>

Nom Prénoms	Conflit	Date & lieu de décès	Médailles
BOUYSSET Marc	1914-1918		

Memorial-genweb [↗](#)
Saint-Jean-sur-Tourbe
Insee: 51491 | Pays: France
Nécropole nationale



(source photo: Alain GIROD 14-01-2007)

Collection : B.D.I.C. [↗](#)
Licence ouverte
IMPRIMERIE COUÉSLANT. CAHORS
Jean-Luc Dron [↗](#)
1920
Chapitre I à VII

HISTORIQUE SOMMAIRE DU 7^E REGIMENT D'INFANTERIE

PRÉFACE

Avant de commencer l'historique sommaire du 7^e Régiment d'Infanterie pendant la Grande Guerre, qu'il nous soit permis de retracer ici très brièvement les origines de ce régiment : on y verra par la relation de quelques faits d'armes individuels que les « Poilus » de la formidable lutte qui vient de se terminer à l'avantage de nos armes furent les dignes descendants de ceux qui inscrivirent de leur sang sur notre drapeau ces noms immortels :
Fleurus, Bautzen, Anvers, Sébastopol
C'est en 1569 que fut créé le régiment de Champagne qui devait plus être plus tard le 7^e d'Infanterie. Il fut formé avec les vieilles bandes de Champagne plus 4 compagnies des

Gardes du Roi et conserve ce titre jusqu'en 1791. On peut dire sans être taxé d'exagération, qu'il n'eut, pendant ces deux siècles, d'autre mission que de guerroyer de la Hollande au Portugal et de l'Océan au Danube.

En 1572-1573, il fait le siège de la Rochelle. Un an après, il est devant Domfront. « A l'attaque du château, le Mestre de Camp de Sainte-Colombe franchit avec le Régiment de Champagne la rivière de Varennes sous le feu de l'ennemi et monte le premier à l'assaut.

Mais la décharge d'une couleuvrine couche à terre 40 de ses soldats au pied de la brèche. De Sainte-Colombe saisit lui-même une pique et encourage les siens, quand il est frappé à mort, ainsi que 4 capitaines et un grand nombre de soldats. »

En 1625, le régiment de Champagne est dans l'Île de Ré qu'investissent les Anglais. » Le Mestre de camp, de Toiras, allait manquer de vivres. Trois soldats s'offrent d'aller à la Rochelle à la nage pour réclamer du secours. Deux de ces braves périssent, mais le troisième, Pierre Lalanier, dit du Poisson, réussit. Le Roi fit ravitailler la place.

« Au mois de septembre 1673, devant Wurtzbourg, le capitaine de Tilly, détaché avec 100 hommes de garde à une grande distance du camp, est attaqué par les Impériaux. Il les repousse ; ceux-ci reviennent en force et le somment de se rendre. Il se défend à outrance, bien qu'il n'ait aucun espoir d'être secouru, vu son éloignement du camp français. Atteint de dix coups de feu, épuisé par la fatigue et par le sang qu'il a perdu, accablé par le nombre, il consent alors seulement à se rendre. »

De Wurtzbourg, notre Régiment va combattre à Sinzheim 1674, Turckheim, Haguenau, Kochersberg 1675, Rhinfeld 1678.

« En 1683, il est à Grevema-Keeren où le capitaine de Chenevière s'étant barricadé dans une église y est bientôt attaqué. Forcé d'abandonner la nef, la mâchoire fracassée et l'épaule brisée, il se réfugie sous la voûte d'où il recommence à fusiller l'ennemi. Celui-ci met le feu à l'église afin de l'en déloger. Le capitaine de Chenevière fait ouvrir le toit pour éviter l'asphyxie et continue la lutte jusqu'à épuisement des cartouches. Après quoi, il se rend à des conditions honorables. »

A tous les grands noms de batailles que rapporte l'Histoire, figure le régiment de Champagne : Fleurus 1690, Mons, Steinkerque, Friedlingen, Haguenau, Malplaquet, Denain, Fribourg, etc.

De 1779 à 1783, il prend part à la guerre d'Amérique et se distingue à Savannah. En 1791, le régiment de Champagne prend le titre de 7^e Régiment d'Infanterie. En 1796, il devient 7^e Demi-brigade d'Infanterie de ligne comprenant la 128^e Demi-brigade de Bataille, 1 Bataillon du 49^e Régiment, 1 Bataillon du 83^e Régiment et divers Bataillons de volontaires.

Ainsi constituée, la 7^e Demi-brigade combat à Memmingen, Hochstedt, Huningue et prend part à l'expédition de Saint-Domingue, 1801-1804.

À son retour, elle est dissoute et le 7^e Régiment d'Infanterie de ligne est créé. De 1808 à 1811, nous le trouvons en Espagne. A Tarragone, à la prise d'Olivo, la deuxième colonne d'attaque était formée de 300 hommes du 7^e de ligne sous les ordres du chef de Bataillon Miocque. Pendant l'assaut, le caporal Victor Fairaud s'empara d'un drapeau ennemi en tuant l'officier qui le portait.

Le 7^e de ligne quitte l'Espagne à la fin de 1811 pour faire partie de la Grande Armée (7^e Corps). Il se distingue à Bautzen, Leipzig. Un an après, il assiste à la chute de l'empire à Waterloo.

Il devient alors Régiment d'Orléans pendant la première Restauration ; licencié le 7 juillet 1815, il est rétabli en 1816 sous le nom de Légion du Calvados. Enfin, en 1820, il redevient 7^e Régiment d'Infanterie de ligne. C'est à ce titre qu'il prend part à l'attaque d'Anvers en 1832 et au siège de Sébastopol en 1855. A l'assaut du bastion de Malakoff dont se rend maître le 7^e de ligne, le capitaine Pagès, renversé et blessé à l'épaule, remonte une deuxième fois sur le parapet. Armé d'un fusil, il se fraye un passage à coups de crosse, lorsqu'il tombe frappé mortellement de deux balles au front et au cœur.

En 1867, le 7^e de ligne est au Mexique et trois ans plus tard il lutte désespérément à Borny, Rezonville, Saint-Privat et Servigny.

La revanche s'est fait attendre, mais elle n'en a été que plus éclatante, car provoquée par ceux-là mêmes qui avaient bâti leur empire dans notre sang et qui voulaient dominer le monde, elle eut pour résultat non seulement de nous rendre deux provinces arrachées après une trahison, mais encore de jeter à bas le plus formidable édifice militaire que le monde ait jamais connu.

Les causes déterminantes de la Grande Guerre sont suffisamment connues. Nous entrerons donc immédiatement dans le cœur de notre sujet, mais la place nous étant très limitée, nous sommes contraints d'esquisser seulement à grands traits les plus magnifiques pages de l'Histoire du 7^e

ENCADREMENT DU RÉGIMENT

Le 4 août 1914

Etat-Major

MM. Hélo, Colonel.

Borius, Lieutenant-colonel.

Fadeuilhe, Médecin-major de 1^{ère} classe

Pidaut, Capitaine-adjoint au colonel.

Michel, Chef de musique.

De Redon, Lieutenant Officier d'Approvisionnement.

Soucarre, Lieutenant Officier des détails.

Méchin, Lieutenant de réserve, porte drapeau.

Valette, Sous-lieutenant de réserve chargé du service téléphonique.

Clarissou, 1^{ère} section de mitrailleuses (bicyclettes).

Decap, 2^e section de mitrailleuses (mulets).

De Castelnau, 3^e section de mitrailleuses (voiturettes).

CHAPITRE PREMIER

Mobilisation. – Opérations préliminaires.

Transport et concentration à la frontière belge.

Le 1^{er} août 1914, à 16 h 35, le colonel Hélo, commandant le régiment, reçoit l'ordre de mobilisation générale.

Sans heurt, dans un calme et un ordre parfaits s'exécutent les opérations préliminaires qui durent quatre jours, et, le 5 août, à partir de 16 heures, le régiment au complet s'embarque en chemin de fer au milieu de l'enthousiasme de la population cadurcienne.

Le voyage est long ; on est impatient d'arriver. Aussi n'est-ce pas sans surprise que nous débarquons à Valmy alors que nous pensions être dirigé sur l'Alsace. Au lieu de marcher vers l'Est, nous marchons au Nord vers la Belgique que les Allemands ont envahie.

Les étapes jusqu'à la frontière se font parmi des bois, des champs, des villages qu'illustrèrent tant de combats dont le souvenir éclate à notre mémoire. Valmy ! Quel passé glorieux ce nom évoque dans notre esprit. L'âme des volontaires de 92, des héroïques soldats en sabots qui arrêtaient l'invasion des coalisés, plane sur nous. Debout sur son socle de Pierre Kellermann nous montre le chemin de la gloire...

Après Valmy, c'est l'Argonne que Dumouriez appelait les Thermopyles de la France. Plus loin, c'est Buzancy avec la statue du général Chanzy devant laquelle le drapeau s'incline ! Sommauthe, où les gens du village nous racontent la bataille d'il y a quarante-quatre ans. Ah ! Ils n'ont pas oublié ! Voici Beaumont que l'on doit venger ; plus loin Mouzon et Carignan, proches de Sedan, et bien d'autres encore...

CHAPITRE II

Bataille de Bertrix

(22 août 1914)

Enfin, le 20 août, le régiment franchit la frontière et prend les avant-postes à Herbeumont.

Pour la première fois on a l'impression que l'Allemand est proche. Un grondement lointain nous avertit que la guerre commence.

Le 22, vers 15 heures, on marche au canon. L'ordre suivant est alors communiqué à la troupe : « Aujourd'hui 22 août, à 6 heures du matin, l'armée française prendra l'offensive, elle attaquera l'ennemi partout où elle le rencontrera. »

La bataille fait rage à notre droite : c'est le 12ème corps qui est engagé. On traverse Bertrix, puis on s'arrête à Assenois. Nous sommes près des grands bois où l'Allemand est gîte, paraît-il ; les Belges sont anxieux.

Mais que s'est-il passé depuis le matin ! On dit que les régiments qui nous précédaient ont déjà combattu et que notre tour est arrivé.

Les cartouches supplémentaires sont aussitôt distribuées et les bataillons se massent dans de petits bois à l'ouest de la route Bertrix – Offagne. On plante la baïonnette au bout du fusil et l'on attend l'ordre de l'attaque.

Le 1er bataillon est d'abord engagé, mais à peine s'est-il approché de la lisière des bois qu'il est accueilli par une vive fusillade. C'est le moment d'y aller « à la fourchette », suivant l'expression du colonel Hélo.

La charge est ordonnée. Dans un élan magnifique, les trois bataillons se lancent successivement à l'assaut précédés de leurs chefs.

Mais les Allemands sont tapis dans des trous en avant desquels ils ont tendu des fils de fer que les nôtres ne voient que trop tard. Nous sommes arrêtés par cet obstacle sous un feu meurtrier qui cause de grands ravages dans nos rangs.

Malgré des pertes sensibles, trois fois les bataillons reviennent à la charge : trois fois ils échouent.

Le capitaine Baron Dauthet à qui un officier fait remarquer l'inutilité du sacrifice répond « Tant pis, je bourre ! ». Puis, sautant à cheval, il s'élance à nouveau en tête de sa compagnie avec le fol espoir de franchir ainsi la barrière de fil de fer. Une balle au front le couche sur le sol pendant que, non loin de lui, tombent les capitaines Pidaut, Vizzavona, Genebrias, Vieillefond, les lieutenants Regnault, Rozier, Gaud, Genieys, Dagrass et bien d'autres que l'on ne revit jamais ainsi que de nombreux soldats.

Dès le début de l'action, le commandant Fusil avait été blessé d'une balle à la jambe.

Comment dire tous les actes de courage et d'héroïsme accomplis par les hommes ! Ils suivaient leurs chefs par amour pour eux et par haine du boche ; ils les suivaient jusque dans la mort ! La nuit vint, et la retraite aussi hélas !

Les bataillons disloqués, ayant perdu toute cohésion, se dirigèrent sur Herbeumont en traversant la forêt. La rage au cœur, nous conservions quand même l'espoir de nous retrouver en plein champ, face à face avec l'ennemi, pour prendre une revanche éclatante et venger nos morts.

Cette occasion allait se présenter quelques jours plus tard. A Herbeumont, le colonel parvient à regrouper 1500 hommes du régiment. Il organise immédiatement la résistance sur les hauteurs avec l'appui de quelques pièces de canons. Le colonel commandant la Brigade ayant été tué dès le début de la bataille de la veille est remplacé par le colonel Hélo, et le commandement du régiment est exercé, à partir de ce moment, par le lieutenant-colonel Borius.

Le 23 août, à 12 heures, l'ordre nous est donné de quitter Herbeumont et de nous diriger sur Osnes. C'est l'abandon du petit coin de Belgique que nous défendions, mais c'est aussi hélas ! L'abandon d'une partie de notre sol.

On arrive sans encombre à Osnes où on s'installe en cantonnement d'alerte. Le lendemain, le régiment se reconstitue près du village. Le 1er bataillon est reformé avec trois compagnies seulement par suite des pertes élevées qu'il a subies l'avant-veille.

Ensuite le régiment se porte à Euilly qu'il organise défensivement, pendant que de nombreuses batteries s'installent un peu en arrière de lui pour interdire à l'ennemi le passage de la Chiers. En hâte on creuse des tranchées. La plupart des habitants ont fui devant l'invasion. Quelques vieillards seulement sont restés, ne voulant pas abandonner leur foyer et l'un d'eux dit aux soldats :

« Je suis trop vieux pour quitter ma maison, et je préfère mourir ici, mais avant je vais vous aider à défendre mon village. Avec ma charrue, je vais creuser des tranchées dans mon champ et lorsqu'ils viendront, les bandits, je prendrais un fusil moi aussi, malgré mes cheveux blancs ! ».

Ce brave français mit une ardeur juvénile à creuser des sillons que nous approfondîmes, mais deux jours après, nous quittions le village sans avoir eu à tirer un seul coup de fusil. Que devint-il !...

La journée et la nuit s'achèvent dans le calme.

Le 25, à l'aube, la canonnade reprend. On voit les Allemands déboucher des bois très loin, et tenter de s'infiltrer par les petits ravins qui convergent sur Carignan. Un formidable duel d'artillerie s'engage, mais dans lequel la supériorité du 75 s'affirme. Tout ce qui sort des bois est pris sous le feu de nos canons qui, de plus, fouillent toutes les dépressions du terrain.

Osnes, que nous avons quitté la veille, est pris à partie par notre artillerie qui pilonne sans arrêt ce malheureux village devenu une fourmilière d'Allemands.

Toute la journée la bataille fait rage. Peu de fusillade, mais du canon, encore du canon, et toujours du canon. C'est un massacre de boches !

La fumée dégagée par les projectiles est telle qu'on dirait qu'épais brouillard s'élèvent tout à coup des ravins. Les villages flambent !

Décidément la vengeance commence et les Allemands, surpris par cette résistance alors qu'ils nous croyaient en pleine déroute, hésitent et s'arrêtent. Une compagnie du régiment va faire sauter le pont de Carignan, car malheureusement il va falloir encore battre en retraite malgré le succès de la journée.

Le 26 août, à 1 heure 30, on franchit la Meuse à Mouzon.

A la tombée de la nuit, on s'installe à la cote 314, près de Raucourt, avec mission de contre-attaquer l'ennemi qui aurait réussi à franchir le fleuve. La nuit se passe sous une pluie battante ; les Allemands ne sont pas venus.

A l'aube, l'ordre est donné d'abandonner la position et de se rendre à Haraucourt.

La fatigue est grande, surtout si l'on ajoute aux veilles l'angoisse de la retraite. Néanmoins le moral n'a pas fléchi.

CHAPITRE III Bataille d'Angecourt et de Thelonne

On arrive à Haraucourt de fort bonne heure. Nous sommes transis de froid. On distribue rapidement quelques vivres aux hommes et l'on prépare un peu de café. Mais tout à coup : alerte ! Au diable les marmites ! Les 1er et 2ème bataillons reçoivent l'ordre de prolonger à droite le 14ème et de le protéger sur son flanc pendant qu'il prononce une contre-attaque sur Thelonne que les Allemands viennent d'occuper.

Notre but est de harceler l'ennemi pour protéger la retraite de l'armée. Le lieutenant-colonel Borius prend le commandement des deux bataillons pendant que le 3ème reste en réserve de brigade dans le village. Le 2ème bataillon commence le mouvement et de dirige, suivi du 1er, sur Angecourt d'où ils prennent tous deux la formation de combat. La liaison est établie avec le 14ème et le contact est rapidement pris avec l'ennemi. Le feu est engagé sur tout le front. Nous nous emparons des deux premières lignes de tranchées allemandes.

A ce moment, le 2ème bataillon, malgré le renfort de deux compagnies du 1er, est arrêté devant une crête et un petit boqueteau occupés par de l'infanterie et des mitrailleuses ennemies. L'assaut est donné par trois fois ; chaque fois le bataillon est ramené.

Le lieutenant-colonel envoie demander à l'artillerie de battre la lisière du bois, mais les artilleurs répondent qu'il y aurait autant de danger pour nous que pour les Allemands en raison de la faible distance qui nous sépare de l'ennemi. Ne voulant pas abandonner le terrain conquis, le lieutenant-colonel donne l'ordre au capitaine Debelmas, commandant le 1^{er} bataillon, d'essayer, avec les deux compagnies qui lui restent, un mouvement enveloppant par la droite.

Il reçoit, en même temps, un renfort d'un bataillon du 88ème (bataillon Vaginay) qu'il envoie pour appuyer l'attaque. Un quatrième assaut est encore tenté, et cette fois la position tombe entre nos mains.

Il est douze heures ; nos mitrailleuses sont mises en batteries et on poursuit, par le feu, l'ennemi qui dévale les pentes dans la direction de Pont Maugis. Les sections de mitrailleuses des lieutenants Decap et Clarissou font d'excellent travail : elles abattent les fuyards par paquets.

L'organisation du terrain conquis est immédiatement entreprise, mais rendue très difficile par un feu violent de mitrailleuses partant par la droite, dans la direction du canal, et par le feu de l'artillerie ennemie. Le commandant de Villelume est tué de plusieurs balles au moment où, il indiquait au lieutenant-colonel Borius l'emplacement de mitrailleuses ennemies.

Peu après, le lieutenant-colonel Borius tombe à son tour grièvement blessé de deux balles ainsi que le commandant Vagimay, ancien capitaine au 7ème R.I.C. Le capitaine Lavigne a les deux bras traversés et la poitrine labourée par une balle. Son corps ruisselle de sang. Malgré la souffrance, il ne cesse d'encourager ses hommes. Le lieutenant Duluc est tué, les lieutenants Fort – Albert – Caldairou et Denille sont blessés.

A ce moment arrive, en renfort, le 3ème bataillon, précédé du drapeau déployé que porte le lieutenant Méchin. Tout le régiment se trouve maintenant engagé. La bataille redouble d'intensité, car l'ennemi envoie sans cesse des troupes pour essayer de prendre pied sur la rive gauche de la Meuse, ce qui pour lui constituerait une position importante.

Au loin, on aperçoit Bazeilles qui regorge d'ennemis. Notre artillerie y frappe sans arrêt et les pertes allemandes s'accumulent.

La Meuse charrie des quantités de cadavres boches. Allons la journée est bonne ! Nos pertes sont sensibles, c'est vrai, mais celles de l'ennemi sont énormes et non seulement nous n'avons pas lâché un pouce de terrain, mais encore nous avons jeté à l'eau tous les boches qui avaient franchi la Meuse.

A droite et à gauche, le succès est aussi complet, ce qui permet au général de Langle de Cary, commandant l'armée, de téléphoner en fin de journées au Général en Chef :

« Suis vainqueur à fond. Je demande à rester sur mes positions. »

« Restez 24 heures pour affirmer votre succès, lui répondit le généralissime, mais ensuite battez en retraite. »

C'est dur ! Être vainqueur et reculer quand même !

Nous passons la nuit sur les hauteurs de Raucourt sans être inquiétés par l'ennemi qui, en raison de son échec de la journée, hésite à se porter en avant.

Le lendemain, à 8 heures, le régiment passe en réserve au Sud du village sur une position violemment bombardée par l'artillerie lourde allemande et nous assistons pour la deuxième fois à un nouveau et formidable duel d'artillerie.

A 16 heures, on reprend le mouvement de retraite que protègent des compagnies du 2ème bataillon et la section de mitrailleuses du lieutenant de Castelnau. Pourquoi reculer encore puisque le succès est à nous ! C'est l'ordre, il faut s'incliner.

Mais cela ne va pas sans une violente protestation du lieutenant Falgouettes qui, les vêtements en lambeaux, un manteau allemand sur les épaules, un casque à pointe au ceinturon et un fusil boche en main, veut arrêter, avec sa poignée de braves, l'avance de l'ennemi.

CHAPITRE IV

Retraite

A partir de ce moment commence la longue et douloureuse retraite. Raucourt, Angecourt ont marqué, pour le régiment, les derniers combats de notre première rencontre avec l'Allemand exécré. A part quelques escarmouches de peu d'importance, la marche vers le Sud s'accomplit sans incidents, par étapes journalières de 30 à 40 kilomètres.

Le 28 au soir nous sommes à Arthez-le-Vivier.

Le 29, au Chesne, que l'on abandonne le 30 pour bivouaquer à Chufilly.

Un temps d'arrêt et la retraite inexorable continue. Dans la nuit du 1er au 2 septembre, on passe Semide où un court engagement a lieu avec l'avant-garde prussienne. Maintenant la retraite s'accélère. On marche nuit et jour, presque sans arrêt. Le repos n'est plus permis ; le sort de la France en dépend !

Malgré la fatigue des marches forcées, des nuits sans sommeil, de la faim, de la soif, pas une plainte ne s'échappe de notre bouche, pas un traînard ne reste en chemin. Chacun connaît son devoir et mieux vaut mourir sur place de fatigues et de privations que de tomber aux mains de l'ennemi. Nous traversons la Champagne pouilleuse où l'eau fait totalement défaut.

Une chaleur torride nous brûle le visage et irrite la gorge. Qu'importe, il faut marcher quand même, car la vengeance est proche, dit-on.

D'interminables convois d'émigrés encombrant les colonnes. Des vieillards, des femmes, des enfants ont quitté en hâte le pays natal, la petite patrie, et les voilà qui s'en vont au hasard de la destinée, dans l'intérieur du pays pour ne pas subir le joug allemand. Une charrette pleine de harde, de paillasses, de meubles, d'objets inutiles, entassés pêle-mêle par des mains fiévreuses que guidait un cerveau affolé passe près de nous. Sur le fait de cet échafaudage deux vieillards sont étendus. Derrière marchent les jeunes : la mère, portant un nourrisson sur ses bras, puis trois petits bambins qui crient : « Maman ! « du pain ! Maman ! J'ai soif ! »

Ceux d'entre nous qui ont entendu cet appel déchirant de l'enfant se précipitent et donnent le petit morceau de pain et le peu d'eau qu'ils conservaient si précieusement.

Oh triste vision ! Pourquoi ajouter cet affreux spectacle aux angoisses de la retraite !

Un « Taube », reconnaissable à sa forme d'aigle, survole la route qu'encombre le flot humain.

Que va-t-il faire ?

Mais tout à coup apparaît au-dessus de lui un avion aux cocardes tricolores. Trois coups de carabine et le vautour à croix noires s'écrase sur le sol. Le 3 septembre nous bivouaquons à Vesigneul-sur-Marne.

Le 4, nous voilà à Sompuis. Et toujours avec nous l'interminable convoi des charrettes, des vieillards, des femmes et des enfants !...

Les villages se vident après notre passage et leurs populations s'accrochent désespérément à nous. Le 5, à minuit, on arrive à Brebant et Corbeil où nous espérons goûter un peu de repos, mais à 3 heures du matin, alerte ! Allons il faut repartir. La route du Sud est là devant nous. Mais est-ce une illusion ! Il semble que nous prenons le chemin du Nord...

Que se passe-t-il ?

On marche quelques kilomètres, puis on s'arrête dans un champ, les bataillons en colonne double. A ce moment, le commandant Labourdette réunit les officiers et leur lit l'ordre suivant qu'il vient de recevoir et que l'on communique immédiatement aux hommes :

Officiers, Sous-officiers, Soldats :

Au moment où va s'engager une bataille dont dépend le salut de la Patrie personne ne doit plus regarder en arrière.

Une troupe qui ne peut plus avancer doit se faire tuer sur place plutôt que de reculer.

Le Généralissime : J. JOFFRE.

Enfin la retraite est finie.

Le moment est venu de vaincre ou de mourir. Officiers et soldats font le serment de ne pas lâcher pied et de faire payer cher à l'ennemi les horreurs auxquelles ils viennent d'assister.

La bataille de la Marne va commencer.

CHAPITRE V

Bataille et victoire de la Marne

Après une heure de repos, le régiment se porte à la cote 201 qu'il a pour mission de défendre jusqu'à la mort. Les avant-postes de combat sont pris et on attend le choc. La soirée et la nuit sont marquées seulement par quelques coups de fusil, indices de la prise de combat avec les éclaireurs ennemis.

Le 7 septembre, à 5 heures, la bataille d'artillerie commence. Les Allemands suivant leur tactique habituelle pilonnent à coups d'obus nos positions avant d'y lancer leur infanterie. Malgré des déplacements latéraux et une judicieuse utilisation du terrain, de nombreux soldats sont blessés par ce bombardement qui continue avec des alternatives de vitesse et de lenteur jusqu'à 11 h 30. Notre artillerie riposte énergiquement. On souffre aussi beaucoup de la soif et du manque de vivres.

Dans l'après-midi le feu de l'artillerie ennemie se ralentit puis cesse totalement à la nuit.

Cette trêve est aussitôt mise à profit pour creuser des tranchées que l'on tiendra à outrance malgré la grande supériorité numérique de l'infanterie et de l'artillerie allemandes.

La confiance est grande, car pour la première fois, nous couchons sur nos positions. Le temps est superbe. Pendant la nuit, les voitures de ravitaillement viennent sur le champ de bataille.

On distribue un peu de pain et de viande de conserve ; 300 litres d'eau sont répartis dans le régiment : c'est peu pour 1500 hommes !

Le 8, à 5 heures, la bataille reprend. D'abord un tir extrêmement violent d'artillerie sur la cote 201, puis au loin, on voit apparaître l'infanterie ennemie qui se déploie et répond à notre feu.

Un soleil éclatant préside la fête. Est-ce le soleil d'Austerlitz ?

Une batterie de 75 vient de mettre en position tout près de nous et commence son œuvre de mort : Elle tire à mitraille. L'infanterie allemande semble hésiter. Elle trouve en effet une résistance à laquelle elle n'était pas habituée depuis quelques jours. Le combat se stabilise ainsi devant notre front ; il devient plus vif encore à notre droite et à notre gauche. Mais là comme ici l'ennemi se heurte à la même volonté tenace de ne pas lâcher prise :

« Se faire tuer sur place plutôt que de reculer ! »

Ces paroles de notre Grand Chef reviennent comme un leitmotiv aux lèvres de tous.

A 10 heures, la batterie de 75 qui, depuis le matin, crache sans arrêt, cesse son tir... faute de munitions. Les artilleurs prennent leur mousqueton et font le coup de feu avec les fantassins.

« Tenez jusqu'au bout, la victoire est à nous ! » nous dit-on.

A 10 h 50, un caisson de ravitaillement étant arrivé, la batterie reprend son tir. Le combat s'anime, mais les fantassins ennemis ne paraissent toujours pas désireux de se lancer à l'assaut.

On se fusille encore à distance. Un obus allemand percute contre un arbre, près du commandant du régiment, et un gros éclat arrache le bras du lieutenant de Castelnau, adjoint au chef de corps, puis ricoche et emporte la tête d'un sergent, agent de liaison. On emporte le lieutenant à la ferme des Grandes Perthes où il meurt presque aussitôt en disant à un de ses ami : « Va dire au commandant que mon plus grand regret est de n'avoir pu rester jusqu'au bout pour voir la victoire ! »

Nos pertes sont élevées.

A 12 heures, le régiment reçoit l'ordre de se rendre à la ferme Montorlor pour se reconstituer avec un renfort de 500 hommes qui viennent d'arriver.

Le mouvement de repli s'exécute en bon ordre sous la protection d'éléments du 207^{ème} R.I. qui prennent notre place. Dans cette opération, le capitaine Castaing et le lieutenant Huftier sont tués. Ce dernier, prêtre avant la guerre, était resté sur le champ de bataille après le départ de sa compagnie pour donner les secours de la religion à un mourant quand un éclat d'obus le frappa à la tête.

Le capitaine Castaing fut tué en s'assurant que tous ses blessés avaient été relevés et son corps fut retrouvé trois jours après, par son propre frère, l'abbé Castaing, aumônier de la Division.

A 16 heures, le renfort ayant été incorporé, le régiment tout entier retourne dans la bataille.

La nuit apporte le silence. Sur notre front, l'ennemi n'a pas gagné un pouce de terrain.

Le lendemain, le régiment réoccupe la Cote 201, que les Allemands continuent de cribler de projectiles. Les capitaines Lacade et Debelmas sont blessés ainsi que les lieutenants Rouvière, Laffont, Carnet et Delfour. Les hommes font preuve du plus grand courage et d'une endurance surhumaine. On voudrait les citer tous, mais, hélas !...

Combien de héros obscurs ont donné leur vie pour la Patrie et que le destin a laissés dans l'ombre ! « Entre les plus beaux noms leur nom est le plus beau... »

Le soir nous bivouaquons à la Ferme des Grandes Perthes, où l'on incorpore un nouveau renfort de 800 hommes.

Le 10 septembre, on réorganise les bataillons. Fautes de cadres, ceux-ci restent à trois compagnies. Le 1^{er} bataillon est commandé par le lieutenant Falgueirettes, les 2^{ème} et 3^{ème} par le capitaine Laurrin et Jaubert. Les Allemands ont fait avancer leur artillerie lourde et l'éclatement des gros projectiles résonne terriblement dans les vallons.

La nuit se passe au bivouac, dans un bois, en réserve, à 600 mètres au sud de la Ferme de la Certine.

CHAPITRE VI La poursuite

Le 11, à 5 heures du matin, tout le monde est sur pied. Le bruit court avec persistance que les Allemands sont battus et que profitant de la nuit, ils ont commencé leur mouvement de retraite. Cette rumeur semble se confirmer par le silence anormal qui règne sur le champ de bataille.

Enfin, la nouvelle est rendue officielle par un ordre que reçoit le régiment de se lancer à la poursuite de l'ennemi dans la direction de la Cense de Blanzly. Il faut avoir vécu cette heure là pour en connaître véritablement toute la portée. Dans le bivouac, c'est un délire ! On s'embrasse, on pleure, on rit, on chante...

Le sac paraît plus léger sur les épaules lorsqu'on se met en marche. Pour la première fois, nous traversons le champ de bataille dans toute son étendue et ce n'est pas la le spectacle le moins réconfortant de ces cinq jours de combats. Fantassins et artilleurs voient leur œuvre !

Les petits bois de sapins sont remplis de cadavres allemands fauchés par les balles et par nos 75. Ici ce sont des sections entières encore alignées comme à la manoeuvre et qu'un obus français a clouées sur place. Plus loin, au pied d'un poteau télégraphique, dix corps allemands sont entassés. On dirait une grappe qu'on aurait laissé tomber après en avoir coupé la queue. Le poteau décapité par un obus donne l'explication de cet amas sanglant.

Dans la précipitation de leur retraite, les Allemands ont abandonné un grand nombre de leurs blessés : toutes les granges en sont pleines, mais il est bon de se méfier, car certains d'entre eux ont conservé leurs armes et n'hésitent pas à nous tirer dans le dos après nous avoir demandé à boire.

Nous avançons toujours. Maintenant la désolation commence ! Les villages sont en feu.

Pour manifester leur désespoir de n'avoir pu atteindre Paris, ces dignes fils d'Attila accumulent les ruines derrière eux. Tout ce qui n'a pas été brûlé a été pillé, saccagé, souillé. Les Allemands fuient en trois colonnes : l'artillerie sur la route, l'infanterie et la cavalerie à travers champs. Leurs pistes sont jalonnées par des milliers de bouteilles vides. Ces soudards n'ont pas voulu quitter la Champagne sans goûter à l'ivresse que procure son vin, puisque maintenant ils doivent faire leur deuil de cette province qu'ils convoitaient. Mais dans leur beuverie ils n'ont pas connu la mesure : ils ont bu « Kolossalement » !

Ensuite ils se sont acharnés sur tout ce qui représente la vie d'un peuple civilisé, et les ordures qu'ils ont laissés, le mépris qu'ils ont professé pour leurs blessés et les cadavres de leurs compagnons d'armes, tout cela porte l'emprunte nette, caractéristique de la « Kultur » allemande, c'est-à-dire la négation de toute civilisation.

La nuit tombe ! Nous arrivons à Pringy, sous une pluie battante, à la lueur sinistre des maisons embrasées.

Ça sent la chair roussie ! Ce sont probablement des blessés allemands que leurs « Kamarades » ont ainsi guéris... Hélas ! Ce sont peut-être des vieillards français... Oh ! Les bandits qui ont osé cela !

Après quelques heures de repos, nous repartons par Songy, Saint-Martin, Francheville, Dampierre et Moivre. Nous doublons les étapes, car enfin il faut rattraper les boches. La fatigue ne compte plus.

Le 13 septembre, nous traversons Somme-Tourbe, complètement brûlé et Wargemoulin en flammes. Nous cantonnons à Minaucourt, que les Germains n'ont pas eu le temps d'incendier.

La pluie tombe à flots !

Les avant-postes sont pris et deux compagnies sont envoyées à la Ferme Beauséjour où elles se heurtent à un bataillon ennemi. Une vive fusillade s'engage, mais en raison de l'heure tardive et de l'extrême fatigue des hommes, le combat n'est pas poussé plus à fond. Le lendemain, la bataille reprend sur tout le front Mesnil les Hurlus, Ferme Beauséjour. Notre

artillerie nous soutient faiblement faute de munitions. Par contre, l'artillerie ennemie arrose de projectiles les crêtes que nous occupons, ainsi que les ravins où se tiennent les réserves du régiment ? La Ferme Beauséjour est prise, mais c'est le seul gain de la journée.

Le commandant Labourdette est grièvement blessé par une balle qui lui brise l'épaule. Le commandement du régiment passe entre les mains du capitaine Laurrin.

CHAPITRE VII

Bataille de Beauséjour et d'Argonne

A partir de ce moment va commencer la guerre de tranchées qui durera plusieurs années.

L'histoire nous dira pourquoi, après la belle victoire de la Marne, l'Armée Française ne put jeter l'ennemi hors des frontières et par quel concours de circonstances, prévues ou imprévues, les Allemands ont réussi à stabiliser le front de bataille sur notre sol.

En raison des pertes élevées subies la veille, le régiment passe en réserve à Minaucourt et commencent immédiatement à creuser des tranchées et boyaux.

Jusqu'au 21 septembre, l'activité de combat reste faible.

Dans la nuit du 21 au 22, on relève en première ligne le 9ème R.I. : 1er bataillon à gauche, le 2ème au centre, le 3ème à droite.

Le 24, le commandement du régiment est pris par le lieutenant-colonel Périer d'Hauterive.

Le 26, à l'aube, une fusillade nourrie s'engage sur notre front et sur les secteurs voisins.

Les Allemands essaient une première attaque qui est repoussée sur toute la ligne. Une demi-heure plus tard, ils reviennent à la charge en force considérable et parviennent à refouler notre gauche, malgré la résistance opiniâtre de nos hommes qui n'abandonnent la ligne que sur l'ordre de leurs chefs.

Une menace de débordement se dessine aussitôt de ce côté. Mais le commandant Laurrin (promu à ce grade depuis quelques jours) a vu le danger.

Aidé du capitaine Clarissou, il rallie une centaine d'hommes et parvient à faire mettre en batterie une mitrailleuse qui prend de flanc l'attaque de tout un bataillon allemand lancé dans la trouée.

Surpris, l'ennemi s'arrête, oscille et, finalement, s'enfuit dans le plus grand désordre vers ses lignes. A ce moment, il tombe sous le feu des deux autres bataillons qui, malgré le fléchissement du 1er, n'ont pas cédé.

Les gros paquets de fuyards sont fauchés par les mitrailleuses, et les isolés sont tirés comme des lapins. Bien peu réussissent à réintégrer leurs trous.

Quelques-uns cherchent un refuge illusoire derrière des gerbes de blé, ce qui procure à nos meilleurs tireurs une excellente occasion de montrer leur adresse. Le sol est jonché de cadavres boches.

De notre côté, nous avons pas mal de blessés, dont le lieutenant-colonel Périer d'Hauterive, atteint d'une balle au bras. Malgré tout la journée est bonne car les Allemands viennent de subir un sanglant échec. Après cette affaire, le 7ème R.I., sous le commandement du chef de bataillon Laurrin, est mis en réserve pour se reconstituer.

Le 28, le lieutenant-colonel Dizot en prend le commandement.

Dans la nuit du 1er au 2 octobre, le régiment relève le 21ème R.I. dans les tranchées au nord de Somme-Suippes.

Le 6 octobre 1914, tombe Marc BOUYSSSET, du 7° RI, tué à l'ennemi à Saint-Jean-sur-Tourbe

Il y reste jusqu'au 15 sans qu'aucun combat important ait marqué cette courte période, puis il retourne à Wargemoulin où le rejoint le lieutenant-colonel Borius, à peine guéri de ses blessures.

Le colonel Hélo est nommé général commandant la 65ème Brigade.

Jusqu'au 6 décembre, le 7ème R.I. reste dans la région Beauséjour – Mesnil-les-Hurlus et alterne avec le 9ème R.I. pour l'occupation de la ligne de combat. La pluie qui ne cesse de tomber entrave fortement les travaux d'organisation défensifs qui se limitent d'ailleurs au creusement de tranchées et de boyaux et à la pose de fils de fer en avant de la première ligne.

Les matériaux manquent pour créer des abris à l'épreuve des projectiles lourds. D'autre part, se cacher sous terre est contraire au tempérament français. On espère malgré tout que cette immobilisation ne durera pas longtemps, que la guerre de mouvement ne saurait tarder à reprendre ; aussi, partant de ce principe, les tranchées sont occupées dans toute leur longueur nuit et jour, ce qui fatigue beaucoup les hommes.

Le 6 décembre, le régiment revient en réserve. Il reçoit l'ordre de se tenir prêt à être embarqué le lendemain en camions auto. Naturellement, les nouvelles les plus extraordinaires circulent comme toujours en pareil cas, lorsque personne ne sait rien mais croit savoir.

Cependant la note dominante est que cette relève correspond à une reprise d'offensive et la joie est générale. Et puis, il y a le voyage en camions autos, ce qui est une nouveauté pour tout le monde.

Une promenade en « automobiles » de tout un régiment ! Voilà qui dépasse les conceptions d'un grand nombre d'hommes qui ne pouvaient s'imaginer qu'un fantassin puisse se déplacer autrement qu'à pied, avec « l'as de carreau » sur le dos. Bref ! Le lendemain à midi, le régiment se trouve échelonné sur la route Suippes – Sainte-Menehould devant une file interminable de gros camions dans lesquels on embarque.

Ah ! Ce voyage il fut court, mais il n'eut rien d'agréable.

Il pleuvait. Mais de cela les hommes s'en souciaient peu.

Couverts de boue de la tête aux pieds, très inconfortablement « parqués » dans ces énormes voitures qui se dandinaient à tous les cahots et les projetés les uns contre les autres, ils n'avaient qu'une pensée : jouir des quelques heures qui pour eux représentaient la paix et la civilisation, car on traverse des villages intacts dans lesquels on vit, ce qui était inconnu pour nous depuis longtemps : des civils... !

Des femmes sur le seuil de leur porte nous suivaient d'un regard angoissé, car elles étaient habituées à ces passages de troupe et elles savaient ce que nous ignorions :

C'est que nous allions en Argonne où la bataille faisait rage dans la boue et dans l'eau.

Mais bah ! Nous en avons vu d'autres. Ces hommes boueux qui passaient n'étaient-ils pas les poilus de la Marne. A 10 heures, on débarque à Chaudefontaine et le lendemain matin une étape nous porte à Vienne le Château.

Le 2ème bataillon est aussitôt envoyé à la Harazée où il arrive juste à point pour repousser une attaque allemande.

Le régiment reste en Argonne jusqu'au 14 décembre et la belle conduite du 2ème bataillon (seul engagé), sous le commandement du chef de bataillon Chaillot, lui vaut les lettres élogieuses suivantes adressée par le colonel commandant le 51ème R.I. au lieutenant-colonel commandant le 7ème R.I.

13 décembre 1914

Du 8 au 13 décembre, le 2ème bataillon du 7ème R.I. a été appelé à soutenir le 51ème R.I. chargé de la défense du secteur Nord du bois de la Gruerie.

En raison de la faiblesse des effectifs du 3ème bataillon du 51ème R.I., la 6ème compagnie du 7ème R.I. a dû être placée en première ligne, au saillant Est du secteur.

Ce saillant était périlleux et difficile à tenir. La 6ème compagnie, sous les ordres de son chef, l'a occupé avec intelligence, résistant très bravement aux différentes attaques de l'ennemi. Elle a fait preuve pendant ces journées, de discipline, de bon esprit, de calme. C'est une unité sur laquelle on peut compter.

Je vous serais obligé de vouloir bien adresser aux officiers et aux soldats de cette compagnie toutes mes félicitations.

G. BRION.

Devant la 8ème compagnie du 51ème R.I., le chef de bataillon a fait éclater une mine et s'est servi de l'entonnoir pour amorcer une nouvelle tranchée en avant de notre ligne.

Dans cette attaque, la section du 51ème R.I. a été très brillamment aidée par une escouade de la 5ème compagnie du 7ème R.I. qui était en réserve de compagnie.

Les hommes du 7ème R.I. se sont bravement comportés ; le chef de bataillon me dit toute sa satisfaction de l'aide qu'ils lui ont donnée. Je suis très heureux de vous en faire part et de vous dire que les hommes de la 5ème compagnie, à gauche, se sont aussi bravement conduits que ceux de la 6ème compagnie de droite.

G. BRION.

Le 16 décembre, le régiment revient à Chaudefontaine et de là se rend à Sainte-Ménéhould où il s'embarque à destination de Somme-Tourbe pour rejoindre son ancien secteur de Champagne.

LE 7^e RÉGIMENT D'INFANTERIE DANS LA GRANDE GUERRE

[wikipedia](#)

7^e RÉGIMENT D'INFANTERIE

7^e régiment d'infanterie



Insigne régimentaire du 7^e régiment d'infanterie

Période	1569 – 1977
Pays	 France
Branche	Armée de terre
Type	régiment d'infanterie
Rôle	infanterie
Ancienne dénomination	Régiment de Champagne
Devise	« Valeur et discipline », puis « Sans peur et sans reproche » « Je suis du régiment de Champagne » a aussi été utilisée.
Inscriptions sur l'emblème	Fleurus 1794 Bautzen 1813 Anvers 1832 Sébastopol 1854-55 Verdun 1916 Picardie 1918 L'Aine 1918 AFN 1952-1962
Anniversaire	Saint-Maurice
Fourragères	aux couleurs du ruban de la croix de guerre 1914-1918
Décorations	Croix de guerre 1914-1918 deux palmes

Le **7^e régiment d'infanterie** (ou 7^e RI) est un régiment constitué sous l'Ancien Régime sous le nom de régiment de Champagne. Il se distingua lors des campagnes de la Révolution et de l'Empire aux batailles de Fleurus (1794) et de Bautzen (1813).

Le régiment de Champagne l'un des « Six Grands Vieux » (régiments qui constituaient de fait et traditionnellement l'armée française) avait pour chant de marche *Auprès de ma blonde*.

Création et différentes dénominations

1569 : formation d'un régiment en Champagne constitué de quatre compagnies de gardes du roi

1585 : devient le **régiment de Champagne**

1791 : **7^e régiment d'infanterie**

Le 22 août 1796, à 7 heures du matin, le général Krieg assemblait au camp de Grenelle la **7^e demi-brigade d'infanterie de ligne**, constituée des unités suivantes :

128^e demi-brigade de bataille (2e bataillon du 68e régiment d'infanterie ci-devant Beauce, 3e bataillon de volontaires de l'Eure¹ et 6e bataillon de volontaires de l'Oise)

2e bataillon du 49e régiment d'infanterie ci-devant Vintimille.

1er bataillon du 83e régiment d'infanterie ci-devant Foix.

3e bataillon de volontaires de Paris

7e bataillon bis de volontaires de Paris

7e bataillon de volontaires de l'Yonne

16e bataillon des Fédérés Nationaux

Par l'arrêté du 1er vendémiaire an XII il devient le **7^e régiment d'infanterie de ligne**

1815 :

Première Restauration : devient **7^e régiment d'infanterie de ligne-Orléans**

Cent-Jours : redevient **7^e régiment d'infanterie de ligne**

Seconde Restauration : licencié

1914 : à la mobilisation, il donne naissance au 207^e régiment d'infanterie

COLONELS ET CHEFS DE BRIGADE

(* Officier qui devint par la suite général de brigade.

29 mai 1569 : De Goas (Jean de Biran, seigneur de), un des massacreurs de la Saint Barthélémy à Paris, meurt sans postérité d'une blessure qui paraissait légère et qu'il reçut au siège de la Rochelle (1573).

mai 1573 : De Sainte-Colombe (Jean de Montesquiou)

mai 1574 : De Sainte-Colombe (Jacques de Montesquiou)

1^{er} janvier 1579 : Duc d'Épernon (Jean Louis de Nogaret de La Valette)

15 septembre 1581 : De Montcassin de Tajan de Grenet (Jean de Lupiac)

1585 : De Montcassin de Tajan de Houlliez (Antoine de Lupiac)

1587 : Comte de Grandpré (Roger de Joyeuse)

1596 : Comte de Rieux (René de La Jugie)

1596 : Comte de Charny (Jacques de Chabot de Mirabeau)

1601 : Marquis d'O (Alexandre de La Guesle)

11 avril 1616 : Marquis de Montrevel (Charles-François de La Baume)

1^{er} juin 1621 : Marquis de Montrevel (Ferdinand de La Baume)

1^{er} avril 1622 : Arnaud du Fort (Pierre de La Mothe-Arnaud)

13 septembre 1624 : Marquis de Toiras (Jean du Caylar de Saint-Bonnet)

novembre 1633 : Marquis de Varennes (Charles de Nagu)

15 août 1635 : Marquis de Varennes (Roger de Nagu)

10 mars 1644 : Comte d'Origny (Pierre Bourgeois)

12 février 1648 : Comte de Broglie (François-Marie de Revel)

29 juin 1649 : Marquis de Bellefonds (Bernardin Gigault)

1654 : Comte de Grignan (François de Castellane-Adhémar de Monteils)

12 septembre 1656 : Comte de Grignan (Louis-Gaucher de Castellane-Adhémar de Monteils)

mai 1657 : Marquis d'Ambres (François Gilbert des Voisins)

1^{er} août 1671 : Marquis de Monismes (Robert-Edme-Léonard de Rasés)

1673 : Marquis de Montgaillard (Charles-Maurice de Percin)

22 septembre 1675 : Comte de Bois-David (Antoine-Charles de Simons)

9 novembre 1678 : Bailli de Colbert (Antoine-Martin Colbert)

1689 : Comte de Sceaux (Charles-Édouard Colbert), tué à la bataille de Fleurus (1690).

11 juillet 1690 : Marquis de Blainville (Jean-Jules-Armand Colbert)

5 avril 1702 : Marquis de Seignelay (Marie-Jean-Baptiste Colbert)

27 février 1712 : Chevalier de Tessé (René-François de Froulay)

24 septembre 1731 : Duc de La Trémouille (Charles-René-Armand)

6 juin 1741 : Marquis de Bellefonds (Charles-Bernardin-Geoffroi Gigault)

15 janvier 1745 : Comte de Tessé (Charles-Elisabeth de Froulay)

1^{er} décembre 1745 : Marquis des Salles (Claude-Gustave-Chrétien)

1^{er} février 1749 : Comte de Gisors (Louis-Marie Fouquet de Belle-Isle⁵). Tué le 26 juin 1758 - à la bataille de Crefeld.

3 juin 1758 : Marquis de Juigné, (Jacques-Gabriel-Louis Leclerc)

1^{er} décembre 1762 : Marquis de Seignelay (Louis-Jean-Baptiste-Antoine Colbert)

Jacques-Gabriel Chapt, comte de Rastignac

1791 : Colonel Jean Anne de La Barthe de Giscard

1792 : Colonel Louis Étienne Auron de Rebourguil

1792 : Colonel Claude Souchon de Chanron

1793 : Chef de brigade (*) Jean-Joseph Lamy de Boisconteau

1795 : Chef de brigade Esprit Arnouilh (?)

1804 : Colonel (*) Pierre Gabriel Aussenac

1812 : Colonel Louis Loup Étienne Martin Bougault

1814 : Colonel Barthelemy Lelong

1814 : Colonel Charles Angélique François Huchet de La Bédoyère

1815 : Colonel⁶ Joseph Michel Boissin

1830 : Pierre Boucher - Colonel

1871 : Colonel Antoine Frédéric Tarayre

HISTORIQUE DES GARNISONS, COMBATS ET BATAILLE

Ancien Régime

Louis XIV

Guerre de Hollande : campagne de Catalogne

1675 : suite à la révolte du papier timbré, hiverne à Bordeaux

Louis XVI

En 1779, le régiment se trouve en Martinique pour participer à l'attaque des îles de Saint-Vincent et de la Grenade, possessions britanniques. Il est alors envoyé au secours des insurgés américains, en difficulté face aux Anglais. Il participe au siège infructueux de Savannah, puis rembarque pour la Martinique d'où il prend part à diverses opérations sur Saint-Domingue, Sainte-Lucie, jusqu'à la bataille des Saintes, après laquelle il rejoint Bordeaux en 1783.

Révolution et Empire

1793 :

Bataille de Céret,

Prats-de-Mollo

La Perche

Bataille de Peyrestortes

1794 :

Collioure

Siège de Bellegarde (1793)

Bataille de la Montagne Noire,

Bataille de Fleurus

1795 :

Siège de Roses (1794–1795)

1800 :

Memmingen,

Hochstedt

Bataille de Huningue

1801-1804 :

Expédition de Saint-Domingue

1808 :

El Bruc,

Girone,

Molins de Rei

Cardedeu

1809 :

Valls

1810 :

Granollers,

Mollet,

Santa Perpètua

Vic

1811 :

Bataille de Tarragone

1811 :

Montserrat,

Bataille de Sagonte

Valence

1812 :

Valence

Castalla

1813 : Campagne d'Allemagne

Bataille de Bautzen,

Juterbock,

16-19 octobre : Bataille de Leipzig

Hanau

Tagliamento

1814 :

Yecla

Falleja

1815 :

Le 6 mars le régiment rallie l'empereur qui vient de débarquer ; Waterloo

Colonels tués ou blessés en commandant le régiment pendant cette période

Colonel Bougault : blessé le 12 septembre 1813

Officiers blessés ou tués en servant au 7^e entre 1808 et 1814 :

Officiers tués : 19

Officiers morts de leurs blessures : 18

Officiers blessés : 122

Bautzen

Second Empire et Troisième République

Le régiment participe à l'expédition du Mexique dans la 1^{re} brigade (général Brincourt) au sein de la 2^e division d'infanterie (général de Castagny) et est stationné dans l'État de Durango jusqu'au 13 novembre 1866.

Passant par Queretaro le régiment rejoint Mexico (15 janvier 1867-5 février 1867). Il couvre l'arrière du retrait français et est l'une des dernières unités embarquées (partie sur le *Castiglione*, partie sur le *Souverain*)

En 1869 il est en garnison à Paris. Après la guerre de 1870 à Lyon puis à Cahors.

PREMIERE GUERRE MONDIALE

À la **131^e division d'infanterie** de juillet 1915 à novembre 1918

1914

Retraite des 3^e armée et 4^e armée : forêt de Luchy (22 août)

La Meuse

Bataille de la Marne (5 au 13 septembre)

Le 6 octobre 1914, tombe Marc BOUYSSSET, du 7^e RI

Première bataille de Champagne : les tranchées Brunes (23 décembre)

1915

Champagne : Perthes-les-Hurlus (Bois rectangulaire) (16 février –23 février)

Artois : Vimy (septembre)

1916

Bataille de Verdun

1917

Marne : Mont Haut, Le Casque, Mont Perthois (avril-mai)

1918

Somme : attaque du 14 avril.

Aisne : Corcy, Longpont (30 mai-11 juin)

Marne : l'attaque frontale

<http://chtimiste.com/regiments/ligne1-50.htm>

7° REGIMENT D'INFANTERIE

*En 1914; Casernement : Cahors ; 65° Brigade d'Infanterie **33° Division d'Infanterie** 17° Corps d'Armée*

Constitution en 1914 : 3 bataillons À la 33° DI de août 1914 à juil. 1915 puis à la 131° Di jusqu'en nov. 1918

2 citations à l'ordre de l'armée, fourragère verte ; voir les citations

1914

retraite des 3e et 4e Armées : Forêt de Luchy (22 août), La Meuse Bataille de la Marne (5 au 13 sept.); cote 211, ferme des Grandes Perthes, Prigny, Francheville, Somme-Tourbe, Beauséjour offensive en Champagne : Les tranchées Brunnes (23 décembre)

1915

Champagne : Perthes les Hurlus, Bois rectangulaire (jan. mars) Offensive d'Artois : Roclincourt (mai) Argonne (août à juin 1916) : Marie-Thérèse, St Hubert

1916

Bataille de Verdun : (juin-août) Fleury, fort de Souville Woëvre (fin 16) : Regniéville, Seicheprey

1917

Marne : Mont Haut, Le Casque, Mont Perthois (avril mai) Les Eparges (juin-sept.) Verdun (oct.) : cote 344, Poivre, Mormont

1918

Somme : attaque du 14 avril : Hangard, Hourges Aisne : Corcy, Longpont (mai-juin) La Marne : Enghien, ferme du bois Brûlé, bois de Mizy Vosges (août-sept.) : Reichecker

 [Wikipedia](#)

33^E DIVISION D'INFANTERIE

La 33^e division d'infanterie est une division d'infanterie de l'armée de terre française qui a participé à la Première Guerre mondiale.

Les chefs de la 33^e division d'infanterie

30/12/1873 - 18/11/1875 : Général Micheler

01/01/1881 - 13/03/1883 : Général Lewal

05/05/1883 - 18/05/1883 : Général Minot

15/10/1883 : Général Gresset

18/12/1883 - 13/08/1884 : Général Guyon-Vernier

19/09/1884 : Général Vincendon
08/10/1898 - 27/07/1900 : Général Dessirier
14/08/1900 - 30/06/1906 : Général Altmayer
09/09/1913 - 31/08/1914 : Général Villemejeane
31/08/1914 : Général Guillaumat
09/12/1914 : Général DESVAUX
14/01/1915 : Général BLANC
02/06/1915 : Général DELMOTTE
17/01/1916 au 27/02/1918 : Auguste-Joseph Eon - Promu le 4 avril 1917 Gén. de
Division
18/02/1918 : Général Buat
30/03/1918- 08/03/1919 : Général Tanant

La Première Guerre mondiale

Composition

A la mobilisation, la 33^e division d'infanterie fait partie du 17^e corps d'armée de la 4^e armée française.

Elle est composée de :

65^e Brigade :

7^e régiment d'infanterie

9^e régiment d'infanterie

66^e Brigade :

11^e régiment d'infanterie

20^e régiment d'infanterie

Cavalerie :

9^e régiment de chasseurs à cheval (1 escadron)

Artillerie :

18^e régiment d'artillerie de campagne (3 groupes 75)

Génie :

2^e régiment du génie (compagnie 17/1)

1914

1915

1er mai 1915 : Secteur vers Ecurie et Roclincourt ; deuxième bataille d'Artois

20 mai 1915 : nouveau secteur vers Agny et le sud de Roclincourt

25 septembre 1915 : engagement dans la troisième bataille d'Artois

1916

1917

1918



Par Noluenn Docquin-Mesnard — Travail personnel, CC BY-SA 3.0, <https://commons.wikimedia.org/w/index.php?curid=21513795>



Attribution-NonCommercial-NoDerivs 3.0 Unported.

Créée en 1922, située au Nord est de Châlons en Champagne, sur la RD 66 entre Somme-Tourbe et Minaucourt. Elle rassemble les corps de 2222 soldats français de la première Guerre Mondiale, issus des cimetières de guerre de St Jean Sur Tourbe-Gizaucourt-La Croix en Champagne-Laval sur Tourbe-Somme-Tourbe et Somme-Bionne.